



PÉRISCOPE lire PAR OLIVIA MARSAUD

ENTRETIEN JANIS OTSIEMI

« Je suis arrivé au polar par effraction »

À l'ombre de *San Antonio*, Jean-Claude Izzo, James Ellroy ou Abasse Ndione, l'écrivain gabonais de 35 ans prouve, par son écriture haletante et maîtrisée, que l'Afrique se prête avec bonheur au polar.

AM : Pour ce livre, *Le Chasseur de lucioles*, vous êtes-vous inspiré de faits réels ?

JANIS OTSIEMI : Oui, j'ai lu dans le journal qu'une femme avait porté plainte contre un homme car il lui avait transmis le VIH. Ce qui a donné cette histoire d'un type qui croit qu'une prostituée lui a filé le sida et qui en tue plusieurs pour se venger... Le polar africain ne doit pas être une pâle copie de ce qui se fait en Europe ou ailleurs parce que l'Afrique a sa propre matière. Je connais le milieu de la pègre locale pour avoir grandi dans les « États-Unis d'Akébé », une agglomération de gros bidonvilles de la capitale gabonaise. Comme quoi, la chèvre broute là où elle est attachée...

Pourquoi écrire des romans policiers ?

Je suis arrivé au polar par effraction. J'ai d'abord écrit des poèmes et des nouvelles. Mon premier roman, *Tous les chemins mènent à l'Autre*



Il renouvelle le genre du roman policier.



LE CHASSEUR DE LUCIOLES, Janis Otsiemi, Jigal, 208 pages, 16 euros.

(Ndzé, 2002), a obtenu le prix du jeune écrivain francophone [au Gabon, NDLR], mais au plus profond de moi j'avais l'impression d'avoir trahi ma condition

d'enfant d'ouvrier en écrivant ce livre. C'est comme ça que j'ai décidé d'écrire des polars, en partie aussi pour plaire à mes copains du quartier qui souhaitaient que je raconte nos galères dans mes livres.

Comment est perçu ce genre littéraire au Gabon ?

Mes polars reçoivent un accueil chaleureux. *La vie est un sale boulot* (Jigal, 2009) a reçu le prix du roman gabonais en 2010. C'est encore un genre nouveau dans la littérature gabonaise, et même africaine, pour lequel il existe pourtant un lectorat. Alors, mon défi, c'est d'écrire chaque année des romans de bonne facture. □

ET AUSSI...



PORTRAIT OF A TERRITORY, Ziad Antar (photo) et Christine Macel (texte), Actes Sud, 320 pages, 45 euros.

BEAU LIVRE LES ÉMIRATS DANS LE VISEUR

LE PHOTOGRAPHE libanais Ziad Antar a parcouru pendant deux ans les sept Émirats arabes unis (Abou Dhabi, Dubaï, Chardja, Ajman, Umm al-Qaïwain, Ras al-Khaima et Fujairah) avec un Rolleiflex et un jetable. En ressort un travail tout en subtilité, une vision personnelle forte et un charme suranné inattendu. □



LA GARÇONNE, Alia Mamdouh, Actes Sud, collection « Mondes Arabes », 288 pages 22 euros.

ROMAN FIÈVRE IRAKIENNE

À SA PUBLICATION en 2000, le livre a tout à la fois été salué par la critique et interdit dans la plupart des pays arabes... Il faut dire que c'est une petite bombe littéraire qui vient d'être traduite en français pour la première fois : violence et sexualité (et notamment homosexualité féminine) abordées sans fard, écriture musclée et sensuelle... Un roman qui met le feu aux pages. □



BLOC-NOTES

L'un est un peintre corse qui parcourt le continent depuis quarante ans et en raconte le côté mystique, à la fois inquiétant et envoûtant, dans une écriture chatoyante et poétique, du Cameroun au Congo en passant par le Gabon. L'autre est un auteur de 29 ans, Sénégalais d'origine libanaise, qui fait se croiser deux ultramodernes solitudes entre Paris, Dakar et Beyrouth.

Afrique des métamorphoses, Pierre Graziani, Écriture, 272 pages, 19,95 euros.
Cèdre et baobab, Mehdi Omais, Pascal Galodé éditeurs, 287 pages, 20 euros,

DR